

Benigna : histoire villageoise

Autor(en): **Zink, J.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **7 (1869)**

Heft 1

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-180309>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Saint-Barthelemy, *lè Sauce-mâi*; mot à mot *les suce-miel*.

Saint-Saphorin, près Vevey, *lè Goths*. Selon l'*Histoire du pays de Vaud par un Suisse*, un parti de Goths se serait arrêté ou établi dans la contrée.

Villars-le-Terroir, *lè Molliet*, c'est-à-dire *gens qui aiment les ragôts, les brouets, les sauces*.

Le liste sera poursuivie quand nous aurons d'autres matériaux.

L. F.

BENIGNA

HISTOIRE VILLAGEOISE

(D'après l'allemand d'Auerbach.)

2

La mère rôda plusieurs jours autour de la maison sans proférer un mot. Georges insista de toutes ses forces auprès de Benigna pour qu'elle se rendit, ne fût-ce qu'une seule fois vers sa mère, et lui fit quelques excuses; mais Benigna affirma qu'elle ne le ferait jamais.

« Mais alors, si je dois renoncer à toi ? »

— Tu le feras aussi peu que moi, je demanderai pardon. Et elle avait raison. Cependant Georges, ne pouvant supporter le mécontentement muet de sa mère, pensa qu'il lui était permis de recourir à un mensonge. Un jour donc, il dit à sa mère, que Benigna lui faisait faire mille excuses, mais qu'elle ne pouvait absolument se résoudre à venir en personne lui demander pardon, que c'était un des côtés originaux de sa nature; qu'elle n'avait qu'à se rendre une fois chez Benigna pour juger, par elle-même, combien cette fille était bonne. D'autre part, il dit à Benigna combien sa mère avait de bonnes dispositions pour elle.

La vieille Brigitte se rendit donc auprès de Benigna qu'elle trouva occupée à broder. « Je te pardonne, lui dit-elle, et toi, de ton côté, tu me pardonnes le mauvais souhait que je t'ai fait, que tu sois un jour raillée comme tu m'as raillée. Nous avons eu tort toutes deux. »

« Oui, oui, c'est bon, » répondit Benigna en humectant à ses lèvres son fil pour enfiler son aiguille, et quand Brigitte lui tendit la main, elle affecta de poursuivre son ouvrage.

— Tu es belle, lui dit Brigitte, chacun doit en convenir, mais puis-je te dire quelque chose ?

— Pourquoi pas ?

— Vois, je n'ai jamais été belle, mais cependant je puis me représenter combien il est agréable de l'être.

— Très bien ! Et quel agrément y a-t-il donc à être belle ?

— Ce doit être un grand bonheur ! Mais si tu y songes toujours, je pense qu'il ne peut rien en résulter de bon pour toi.

La vieille ajouta encore beaucoup de choses propres à toucher le cœur, ce à quoi Benigna répondit qu'elle s'en souviendrait. Mais lorsque Brigitte fut loin, elle se plaça devant son miroir, se regarda en se souriant, en se saluant, et fut satisfaite d'elle-même.

L'automne venu, on publia à l'église les bans de mariage de Georges avec Benigna. Lorsque, au sortir du temple, on adressa des félicitations à la vieille Brigitte, elle répondit par un geste silencieux, et pourtant elle ne se doutait point que Benigna avait insisté auprès de Georges pour que celui-ci renvoyât sa mère chez une sœur qui habitait un petit hameau à quelques heures de distance. Mais Georges lui avait répondu en termes émus, qu'il ne ferait jamais cela et qu'il ne quitterait sa mère que lorsque la mort la lui enlèverait; qu'il ne pouvait envoyer sa mère chez sa tante parce que c'était une maison de désordre où sa mère souffrirait. Benigna finit par se rendre à ses raisons, et lui dit d'un ton malin : « Sais-tu pourquoi j'y consens ? »

— C'est que tu m'aimes et que tu as un bon cœur.

— Tu me plais, mais je ne puis souffrir que les hommes parlent toujours de la bonté de leur cœur. J'ai consenti à ce que tu gardes ta mère auprès de toi, parce que, pour la première fois, tu as eu assez de bon sens pour ne pas me menacer de te quitter. Tu ne le pourrais du reste pas.

La noce eut lieu. Jamais l'église de la paroisse n'avait vu un si beau couple. La joie fut générale. Seule, la mère Brigitte garda sa triste situation d'esprit; elle ne mangea quoi que ce soit au repas de noces; plus tard quand le bal commença, elle s'assit en un coin et fit son repas d'un morceau de pain qu'elle avait apporté dans sa poche.

Georges se trouva uni à la plus belle femme de la contrée. Déjà précédemment, il était, à la fois, un des ouvriers les meilleurs et les plus gais de la forge. Une nouvelle vigueur parut en lui. C'était un vrai plaisir de le voir, bras nus, armé du grand marteau, ayant derrière lui un gros feu avivé par le soufflet, retirer le fer rougi à blanc, le marteler sur l'enclume, chanter pour qu'on frappe en mesure, tandis qu'il balançait en l'air son énorme instrument. A la maison, en revanche, régnait le ton le plus aigre. Madame Brigitte, d'un côté, se plaignait à son fils de ce que Benigna ne lui adressait jamais le moindre remerciement, quelque service qu'elle lui rendit. En vain travaillait-elle, non pas comme une, mais comme deux servantes, Benigna se laissait servir comme chose due. Georges lui répondait pour l'apaiser, que Benigna faisait son ouvrage de brodeuse, qu'elle ne pourrait vaquer aux travaux de la maison qu'en se gâtant les mains, ce qui lui rendrait sa besogne impossible. Maman Brigitte ne se payait point de ces raisons, et soutenait que, sans se gêner les mains, on pouvait avoir un sourire de satisfaction, une expression affectueuse de reconnaissance. Loin de là, ajoutait-elle, elle ne me témoigne que mépris et aversion. J'éprouve de vives craintes, disait-elle souvent, Benigna ne sera douce et affectueuse que lorsqu'elle aura éprouvé un grand chagrin, et si un malheur lui arrive, il tombera également sur toi, mon fils !

Benigna, de son côté, se plaignait sans cesse de sa belle-mère, et Georges ressentait de tout cela un profond chagrin. Il honorait sans doute, et sérieusement, sa mère. D'autre part, il aimait Benigna au delà de toute idée. Cependant l'aigreur et la dureté de Benigna se montrait toujours plus. Ce qui faisait le plus de peine à Georges, c'est que Benigna ne souffrait point que la vieille mère les accompagnât lorsqu'ils allaient en visite ou en partie de plaisir à la campagne, pas même à la fête d'une société de chant que les ouvriers forgeons avaient formée entre eux. Puis, partout où Benigna trouvait un homme, non-seulement elle prenait le plus grand plaisir à ses hommages, mais elle se représentait même qu'il fallait qu'on l'adorât.

Lorsque Georges lui fit des observations là-dessus, elle répondit que sa belle-mère Brigitte l'irritait; puis elle se mettait à pleurer sur la dureté de cœur de son mari, qui, la voyant en larmes, était inconsolable et se hâtait de lui demander pardon afin qu'elle reprit sa bonne humeur. Ainsi se passa une année. Sa mère se plaignait. Benigna se plaignait. Georges essayait de les consoler et de se consoler lui-même, en disant que les choses iraient mieux une fois qu'il y aurait un enfant dans la maison.

Georges conçut pour la première fois une certaine terreur de sa femme, lorsque celle-ci lui déclara qu'elle ne souhaitait point avoir d'enfant, et qu'une femme restait plus belle lorsqu'elle n'en avait point.

Georges en ressentit une peine profonde. Il ne battit plus le fer en cadence avec ses camarades, il donnait toujours son coup trop tôt ou trop tard. Sa mère observa son chagrin. Quant à Benigna, elle ne s'en soucia point. Un jour enfin, maman Brigitte dit à Georges qu'elle voulait essayer de se retirer auprès de sa sœur, mais elle lui recommanda de n'en rien dire à Benigna, parce que si, comme elle le prévoyait, elle n'y pouvait pas tenir, et qu'elle revint, elle serait encore plus esclave de sa belle-fille et par conséquent plus mal. Georges lui promit de garder le secret. Après le départ de la mère, il n'y eut que joie et sérénité dans le petit ménage. Benigna usa, au plus haut degré, de tout le prestige et de tout l'ascendant qu'elle avait sur son mari. Celui-ci n'éprouva de nouvelles craintes qu'un jour où Benigna lui dit : « Nous pourrions pourtant vivre toujours aussi heureux si ta mère n'était plus là. »

(La suite au prochain numéro.)

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.